

et soutient la résignation de ceux qui restent. Est ce un bien ou un mal ? Les meilleurs conseillers de l'Irlande en disputent âprement. Mais il me semble qu'on ne saurait refuser une immense portée à ce fait de l'afflux irlandais en Amérique. L'histoire n'a pas dit là-dessus son dernier mot. Prenons garde désormais que la destinée du peuple irlandais ne se joue peut-être plus toute entière dans les villes moroses, où longtemps a languï sa vieillesse, ni dans les landes parsemées de chaumières qui donnent une impression si mélancolique au voyageur.

FIRMIN ROZ.



M. ÉDOUARD COLONNE

Au moment où l'on célèbre à Paris le Centenaire d'Hector Berlioz, il semble juste d'esquisser les traits de celui qui fut le premier, en France, à faire connaître et apprécier, dans leur intégrité, les œuvres du plus grand musicien de notre pays. Le nom d'Édouard Colonne sera toujours lié à celui d'Hector Berlioz.

A diriger les masses orchestrales soit au concert, soit au théâtre, à mettre en lumière les ressources immenses que renferme cet orgue colossal, dont chaque jeu est représenté par un artiste en chair et en os, il y a certes quelque mérite. Les dons naturels joints à une science approfondie sont chose rare. Si l'on voulait brièvement énumérer les qualités que doit avoir le chef d'orchestre, il faudrait placer en première ligne les suivantes : posséder une parfaite éducation musicale et esthétique ; saisir la pensée des maîtres ; savoir donner un caractère différent à l'interprétation des œuvres de chaque auteur ; tenir compte des préférences dans le rythme et l'harmonie propres aux compositeurs de nationalités différentes ; indiquer les accents et les mouvements voulus, qui ne résident pas dans la tradition plus ou moins erronée ; faire exécuter les *piano* et les *forte* avec un soin extrême et graduer les nuances infinies qui existent du *piano* ou *pianissimo*, du *forte* au *fortissimo* ; mettre savamment en lumière certaines familles d'instruments ou certaines phrases musicales, au moment opportun, en laissant le reste de l'orchestre dans l'ombre ; ne pas abuser toutefois des nuances afin d'éviter la préciosité surtout dans les classiques ; apprendre par cœur les œuvres des maîtres, de manière à pouvoir conduire et surveiller l'orchestre avec la plus grande liberté d'allures, sans être forcé d'avoir sous les yeux la partition ; posséder un bras souple et ferme tout à la fois ; conserver une attitude calme et éviter les gestes désordon-

nés, les déhanchements disgracieux ; enfin imposer son autorité à l'orchestre, de manière à en faire un seul et unique instrument.

Mais cette réunion de dispositions heureuses et de science acquise ne constitue, selon nous, chez le chef d'orchestre que la part du métier. Il est un autre point sur lequel on insiste moins en général, qui est cependant le *summum* auquel doit tendre celui qui est appelé à diriger les masses orchestrales et chorales, c'est le côté-art. Il doit être, avant tout, un initiateur et un éducateur. La foule ne va pas aux chefs-d'œuvre ; il faut l'y conduire. Qui orientera le goût d'un peuple et tentera aussi bien l'éducation de son oreille que celle de son âme dans la musique pure, idéale, c'est-à-dire dans l'élément symphonique, sinon celui qui tient la direction de l'orchestre ? Doué d'une grande volonté, d'une persévérance de chaque jour, d'une foi inébranlable dans l'art, il arrivera à doter son pays d'institutions qui propageront le sentiment des belles et grandes choses et affineront le sens artistique. Et ce manieur (pris dans le bon sens) d'intelligences musicales, ne devra pas se contenter d'enfoncer les portes ouvertes ou même simplement entr'ouvertes : il aura à prévoir l'avenir, à découvrir les gloires futures. Il ne faudra pas laisser mourir un Berlioz sans qu'il ait assisté, lui vivant, à son apothéose. La belle preuve d'intelligence que celle qui consiste à faire exécuter les œuvres classées, déjà admirées de longue date ! Certes, il ne faudra pas les négliger ; car les grandes œuvres classiques seront toujours des modèles proposés à l'étude des générations nouvelles. Mais, à côté d'elles, devront figurer les compositions des talents naissants, qui ont d'autant plus de peine à trouver crédit auprès des foules qu'elles apportent avec elles du « non entendu ». L'oreille ne s'habitue à ces nouveautés que lorsqu'elles lui auront été imposées par des auditions successives. Le chef d'orchestre, directeur d'un grand concert, devra par conséquent avoir l'esprit largement ouvert à toutes les initiatives heureuses, même à celles qui s'éloignent absolument des formes de tradition. Il sera le pionnier qui aplanit les chemins menant à la découverte de nouvelles beautés en art. En donnant une large hospitalité aux œuvres des jeunes compositeurs, il les incitera à écrire des pages symphoniques, dignes de figurer à côté des chefs-d'œuvre de l'art classique. Les progrès réalisés en France, depuis l'apparition fulgurante de Berlioz, en cette branche la plus idéale de la musique, ont déjà prouvé que notre Ecole est apte à produire des compositions diamétralement opposées à celles qui constituaient jusqu'à ce jour le genre dit national.

Après la Société des concerts fondée au Conservatoire de Paris par Habeneck qui révéla, timidement

d'abord, et non sans les modifier, les sublimes pages des maîtres de l'art symphonique, après Seghers et J. Padeloup, qui popularisèrent à leur tour ces chefs-d'œuvre et firent place tout doucement sur les programmes de leurs concerts aux œuvres nouvelles des compositeurs français, M. Ed. Colonne montra une plus grande initiative dans l'accueil fait par lui, non seulement aux partitions contestées ou volontairement laissées dans l'ombre, mais encore aux compositions des nouveaux venus.

Fondant en 1873 à l'Odéon le Concert national, qui se transforma plus tard en Association artistique au théâtre du Châtelet, à l'époque où Charles Lamoureux créait la « Société de l'Harmonie sacrée », M. Edouard Colonne possède une partie des qualités innées et acquises, qui font les grands chefs d'orchestre et dont nous avons indiqué les principales au début de cet article. La réussite des Concerts du Châtelet a prouvé la force de son administration ; le choix judicieux des œuvres exécutées et le succès considérable qu'elles ont obtenu, grâce à une belle interprétation, ont démontré sa valeur comme chef. La fougue, tempérée par une intelligence toujours en éveil, qui est un des traits caractéristiques de son talent, a mis en relief ses aptitudes spéciales pour diriger les œuvres romantiques. Il doit à cette *furia francese* d'avoir donné des œuvres de Berlioz, dont il a fait sa chose, des auditions fulgurantes.

« Dans les œuvres de Berlioz, écrivait M. Ed. Colonne un jour du mois de septembre de l'année 1903, les sentiments et les passions sont exprimés avec une intensité inouïe. Aussi, une interprétation, qui ne serait que parfaite, serait une interprétation fausse. Il ne faut point raisonner avec Berlioz, qui n'est point raisonnable. Il faut l'admirer dans son génie et l'aimer jusque dans ses erreurs ». Voilà comment, avec son intuition de l'œuvre de Berlioz, avec cette baguette magique à laquelle obéit une phalange de musiciens, M. Ed. Colonne a fait dépasser, il y a déjà un long temps, la « Centième » à la *Damnation de Faust*, — cette centième que n'a jamais vue Berlioz, qu'il avait tant désirée et peut-être entrevue en ses rêves d'avenir, qui, si elle se fût réalisée de son vivant, eût jeté un peu de joie dans cette vie tourmentée. La réussite complète de son œuvre maîtresse l'eût-elle guéri de cette mélancolie profonde, ainsi que de ce pessimisme inné, dont il souffrit cruellement et qui le torturèrent au point que l'on en trouve des traces profondes dans ses ouvrages littéraires et dans sa correspondance ? Nous n'allons pas jusqu'à formuler cette affirmation... ; car le fond de son caractère indiquait trop une misanthropie que rien ne pouvait vaincre. Supposez cependant,

un seul instant, qu'il eût pu assister à la « Centième » de la *Damnation* aux concerts et à la « Centième » des *Troyens* au théâtre : elle eussent sans nul doute atténué le morne désespoir, la lente agonie des dernières années. — « Il y a quelque chose de plus effrayant que le silence des espaces infinis dont s'épouvantait Pascal, c'est le silence des âmes qui s'en sont allées, — nous ne savons où. » Ainsi s'exprime poétiquement M. Paul Bourget dans la conclusion de sa fine étude sur George Sand. L'âme de Berlioz, dans le Paradis qu'il avait rêvé pour ceux qui auraient, leur vie durant, pratiqué la religion de la Beauté, peut-elle se réjouir du triomphe éclatant de son œuvre ?

M. Ed. Colonne n'eut jamais de rapports avec le maître qui mourut en 1869, c'est-à-dire quatre années avant l'époque où il fit ses débuts à l'Odéon dans la direction de l'orchestre. Il ne pouvait donc prendre en mains la cause de Berlioz qu'après sa disparition : c'est ce qu'il a fait avec une persévérance dont on ne saurait trop le louer et lui savoir gré. Aujourd'hui, ses efforts ont trouvé leur récompense : la *Damnation de Faust* n'a qu'à être affichée au Châtelet pour faire salle comble. Mais, non content de donner des exécutions nombreuses de la *Damnation*, il a mis successivement au jour le cycle des compositions du maître auquel il a dû une partie de sa gloire. N'est-ce pas l'« Association artistique » qui, dès la seconde année de son entrée en exercice, restitua l'exécution intégrale de cette adorable partition de *Roméo et Juliette* aux concerts des 28 novembre et 15 décembre 1875 ? N'est-ce pas, à l'occasion de la vingt et unième année d'existence de cette même association, que M. Ed. Colonne organisa aux Concerts du Châtelet, dans les matinées dominicales des 25 novembre, 2, 9, 16, 23 et 30 décembre 1894, 13, 20, 27 janvier et 3 février 1895, de superbes manifestations en l'honneur du créateur de la symphonie dramatique en France ? On y entendit *Roméo et Juliette*, *Le Requiem*, *L'Enfance du Christ*, *La Damnation de Faust*, *Lelio* et le *Te Deum*. M. Colonne s'était certainement dit que, si d'illustres chefs d'orchestre étrangers, passionnés de l'œuvre du maître français, MM. F. Mottl et F. Weingartner, présentaient ses œuvres en d'admirables conditions au public allemand, il était nécessaire qu'à Paris un cycle de ses maîtresses pages fût donné dans la salle même où leur première apparition souleva les applaudissements enthousiastes de la foule. Au mois de décembre 1898, la « Centième » de la *Damnation de Faust* avait lieu au théâtre du Châtelet. Enfin, le premier mars de l'année 1903, trentième anniversaire de la fondation de l'Association artistique, on pouvait constater que le record des exécutions aux

Concerts du Châtelet était détenu par Hector Berlioz avec quatre cent quarante-huit auditions de ses œuvres !

Le centenaire du maître dauphinois est célébré en ce moment par plusieurs grands festivals organisés au Châtelet sous le patronage de la Société des grandes auditions de France et dont la direction a été confiée à M. Ed. Colonne.

Dans l'école française le vaillant chef d'orchestre n'a pas fait seulement émerger le nom d'Hector Berlioz. César Franck, ce mystique adorable, cet apôtre qu'on se plaisait à oublier de son vivant, fut toujours accueilli aux Concerts du Châtelet avec le respect qu'il méritait. Le premier ouvrage du maître, dirigé par M. Ed. Colonne en 1873, fut *Rédemption* et, en cette année 1903, il est, croyons-nous, encore le seul à nous présenter dans leur intégralité les merveilleuses *Béatitudes*.

Enfin, il ne négligea jamais les jeunes compositeurs de l'Ecole française, n'hésitant pas à produire les œuvres dans lesquelles il croyait distinguer quelque mérite.

Maintenant, est-il bien nécessaire de révéler que M. Ed. Colonne est né sur les bords de la Gascogne le 28 juillet 1838, qu'il a fait ses études au Conservatoire de Paris avec des maîtres tels que Girard, Sauzey, Elwart et A. Thomas, qu'il fut premier violon à l'Opéra et aux Concerts Padeloup, qu'après avoir organisé si brillamment les concerts de l'« Association artistique » au Châtelet, il dirigea l'orchestre de l'Académie Nationale de musique, qu'il entreprit de nombreux voyages à l'étranger, où il recueillit force lauriers ? Dirons-nous qu'il est doué d'une très grande volonté, d'une activité considérable, d'un esprit de suite extraordinaire ; que, fort prudent, il sait dissimuler sa pensée ; qu'il a des tendances très marquées à la domination en se servant de la douceur pour y arriver, mais qu'il ne se laisse pas facilement dominer, qu'il est méticuleux en affaires et qu'enfin l'ambition a été un des grands facteurs de sa vie ? — Ce serait faire la biographie de M. Edouard Colonne, ce que nous n'avons pas voulu, préférant le présenter ici comme un des artistes qui ont le plus fait en France pour le développement du grand art musical.

HUGUES IMBERT.

LA VIE LITTÉRAIRE

Le roman provincial : René Boylesve

René Boylesve : *Mademoiselle Cloque, La Becquée, L'Enfant à la Balustrade*. (Calmann-Lévy, éditeur.)

Et il est bien vrai que René Boylesve ne possède

pas encore toute la réputation que les lettrés lui promettent depuis ses débuts ; mais il a le droit d'être patient, comme son style, et de conserver, comme son style encore, les attitudes réservées d'un écrivain sûr de plaire. Il précise de mieux en mieux sa personnalité ; il affermit de plus en plus son talent. Le « sort honorable », selon son expression, de chacun de ses ouvrages lui permet de persister en sa discrétion déjà satisfaite, en attendant la chance glorieuse dont certainement l'un ou l'autre de ses romans sera tôt ou tard accompagnée.

Sa carrière, [tout unie, ne laisse pas que d'être paisiblement heureuse jusqu'ici. Ses premiers livres ne furent point inaperçus dans les milieux où René Boylesve discutait de littérature avec une prudente subtilité. On goûta *Le Médecin des Dames de Néans*, étude précieuse de psychologie ironique sur la vie provinciale. On fut tout de suite disposé à prendre du plaisir aux ouvrages prochains de cet écrivain jeune mais raisonnable, qui savait assez le prix des imaginations, des idées ou des impressions pour ne pas les exprimer avec négligence et avec prodigalité. On fut sage de vouloir assurer un sort à chacun des livres de René Boylesve déjà bien habile à faire un sort à chacune de ses phrases. C'est l'Italie qu'il devait traverser pour aboutir à la province française où cet écrivain purement parisien a littérairement élu domicile pour notre tranquille bonheur. On n'a pas oublié *Sainte-Marie-des-Fleurs* ou *Le Parfum des Iles Borromées*. La passion s'y étale, en prenant bien soin de pas s'abîmer et de ne point se salir en tombant parmi des décors prestigieux brossés sans précipitation, et qui ont un peu l'air d'être des décors de théâtre — de théâtre de société. — Livres adorables et lents ! Harmonieux chants d'amour ! Mais chants d'un amour qui chante effectivement un peu plus qu'il n'agit, et s'entretient par de belles descriptions pathétiques et correctes, et froidement ardentes. C'était la mode alors... On ne pouvait aimer que parmi de beaux paysages parfumés, et il était très recommandé que ces paysages fussent italiens, les héros de romans ne sortaient des musées italiens que pour aller assister aux paysages italiens et revenir d'un pas machinal aux musées... Ah ! le parfum des îles Borromées ! René Boylesve l'a respiré avec une admiration attentive et presque déférente... Le voici revenu aux parfums plus modestes de la terre française. Ils ne sont ni moins délicats ni moins forts... Et les écrivains n'ont pas besoin de tant d'application littéraire pour s'enivrer et nous enivrer d'eux ! C'était la mode alors !

René Boylesve imitait — à son insu peut-être — les écrivains dont la faveur publique, justement éphémère pour les uns, et pour les autres justement